

Textes et traduction

Frühlingslied op.47 – Félix Mendelssohn (1809-1847) (texte de Nikolaus Lenau)

Bien que célèbre pour ses *Romances sans paroles*, Mendelssohn a composé plus d'une centaine de lieder, dont le *Frühlingslied*. Ce « chant du printemps » est issu d'un ensemble de six lieder composés en 1839. Dans ce chant, une écriture vive et joyeuse illustre l'éveil du printemps tout en délicatesse : le piano imite le chant des oiseaux et le souffle du vent, où l'animation de la nature devient le déclencheur des sentiments.

Durch den **Wald**, den dunkeln, geht
Holde **Frühlingsmorgenstunde**,
Durch den **Wald vom Himmel** weht
Eine leise Liebeskunde.

Selig lauscht der grüne **Baum**,
Und er taucht mit allen **Zweigen**
In den schönen **Frühlingstraum**,
In den vollen Lebensreigen.

Blüht ein **Blümlein** irgendwo,
Wird's vom hellen Tau getränkt,
Das einsame zittert froh,
Daß der **Himmel** sein gedenket.

In geheimer Laubeshnacht
Wird des **Vogels** Herz getroffen
Von der großen Liebesmacht,
Und er singt ein süßes Hoffen.

All' das frohe Lenzgeschick
Nicht ein Wort des Himmels kündet,
Nur sein stummer, warmer Blick
Hat die Seligkeit entzündet;

Also in den **Winterharm**,
Der die Seele hielt bezwungen,
Ist dein Blick mir, still und warm,
Frühlingsmächtig eingedrungen.

À travers la **forêt** sombre, vont
Les douces **heures du matin de printemps**,
À travers la **forêt du ciel**, soufflent
De douces nouvelles d'amour.

Béat l'**arbre** vert écoute
Et il plonge avec toutes ses **branches**
Dans le beau **rêve de printemps**,
Dans la ronde pleine de la vie.

Si une **petite fleur** apparaît,
Elle est arrosée de rosée brillante,
Solitaire et tremblant de joie
Que le **ciel** ait pensé à elle.

Dans le feuillage secret de la nuit,
Le cœur de l'**oiseau** a été frappé
Par la grande force de l'amour,
Et il chante une douce espérance.

Tout le talent du joyeux printemps,
Pas un mot céleste ne le proclame,
Seulement son silence, son regard chaleureux
Ont enflammé le bonheur.

Ainsi dans l'affliction de l'**hiver**
Qui tient mon âme captive
C'est ton regard silencieux et chaleureux,
Avec la force du **printemps**, qui me pénètre.

Das Veilchen – W.A. Mozart (1756-1791) (texte de Johann Wolfgang von Goethe)

En 1771, Goethe écrivit le poème « *Heidenröslein* », qui raconte l'histoire d'un jeune garçon brutal cueillant une rose. Dans « *Das Veilchen* » écrit en 1773, c'est une jeune fille insouciante qui détruit une violette, métaphore du cœur d'un jeune homme. Mozart met en musique ce poème en 1785. Le poème est composé de trois strophes, mais au lieu d'utiliser une forme strophique, Mozart crée une musique continue, montrant combien il était attentif aux mots du poète en créant une atmosphère différente pour chaque vers.

Ein **Veilchen** auf der **Wiese** stand,
Gebückt in sich und unbekannt;
Es war ein herzigs **Veilchen**.
Da kam eine junge **Schäferin**
Mit leichtem Schritt und muntrem Sinn
Daher, daher,
Die **Wiese** her, und sang.

Ach! denkt das **Veilchen**, wär ich nur
Die schönste **Blume** der **Natur**,
Ach, nur ein kleines Veilchen,
Bis mich das Liebchen abgepflückt
Und an dem Busen matt gedrückt!
Ach nur, ach nur
Ein Viertelstündchen lang!

Ach! aber ach! das Mädchen kam
Und nicht in Acht das **Veilchen** nahm,
Ertrat das arme **Veilchen**.
Es sank und starb und freut' sich noch:
Und sterb' ich denn, so sterb' ich doch
Durch sie, durch sie,
Zu ihren Füßen doch.

Il y avait une **violette** dans la **prairie**,
Refermée sur elle et inconnue ;
C'était une mignonne **violette**.
Vint alors une jeune **bergère**
Au pas léger et à l'humeur allègre
Donc, donc,
Ici sur la **prairie**, en chantant.

Ah ! pensa la **violette**, si seulement
J'étais la plus belle **fleur de la nature**,
Ah, juste un petit moment,
Jusqu'à ce que ma chérie me cueille
Et sur sa poitrine, alanguie me presse !
Ah juste, ah juste
Pour un petit quart d'heure.

Ah ! mais ah ! la jeune fille arriva
Et ne prenant garde à la **violette**,
Elle piétina la pauvre **violette**.
Elle fléchit et mourut, se réjouissant encore :
Et bien que je meure, je mourrai donc
Par elle, par elle,
À ses pieds donc.

Romances sans parole – op.62 n°6 – Chanson du printemps (*Frühlingslied*) – Félix Mendelssohn

Les *Romances sans paroles* sont de brèves pièces pour piano composées par F. Mendelssohn à différentes périodes de sa vie. La dernière pièce de l'opus 62 (1842), en la majeur, *Frühlingslied*, l'une des plus célèbres, a été composée pour l'anniversaire de Clara Schumann. Contrairement aux lieder avec paroles, ici c'est le piano qui chante, capturant l'atmosphère de l'éveil de la nature, grâce à la mélodie portée par la main droite sur un accompagnement de triplets réguliers qui évoquent le souffle léger du vent printanier.

Oiseaux si tous les ans et **Dans un bois solitaire** – W.A. Mozart (textes d'Antoine Ferrand et Antoine Houdar de La Motte)

Mozart a composé 30 Lieder, pour la plupart en allemand et en italien, mais deux d'entre eux sont en français. Ils ont été écrits entre 1777 et 1778 pour Elisabeth « Gustl » Wendling, fille du flûtiste de Mannheim Johann Baptist Wendling, qui remit elle-même les textes à Mozart. Si *Oiseaux, si tous les ans* illustre la tendresse et la légèreté en faisant de la migration des oiseaux une métaphore de l'amour cherchant la chaleur toute l'année, *Dans un bois solitaire* introduit une nuance plus dramatique. Ici, Mozart met en scène la rencontre avec l'Amour endormi : le piano joue un rôle narratif essentiel pour traduire le passage de la sérénité d'un bois à l'agitation soudaine du cœur réveillé, et de l'insouciance à la blessure amoureuse.

Oiseaux si tous les ans

Oiseaux, si tous les ans
Vous changez de climats,
Dès que le triste hiver
Dépouille nos bocages ;
Ce n'est pas seulement
Pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimats ;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer,
Qu'à la saison des fleurs.
Et quand elle est passée,
Vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Dans un bois solitaire

Dans un bois solitaire et sombre
Je me promenais l'autre jour,
Un enfant y dormait à l'ombre,
C'était le redoutable Amour.

J'approche, sa beauté me flatte,
Mais j'aurais dû m'en défier ;
Il avait les traits d'une ingrate,
Que j'avais juré d'oublier.

Il avait la bouche vermeille,
Le teint aussi frais que le sien,
Un soupir m'échappe, il s'éveille ;
L'Amour se réveille de rien.

Aussitôt déployant ses ailes
Et saisissant son arc vengeur,
L'une de ses flèches, cruelles
En partant, il me blesse au cœur.

Va ! va, dit-il, aux pieds de Sylvie,
De nouveau languir et brûler !
Tu l'aimeras toute la vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

Romances sans parole – op.67 n°2 – Illusions perdues – Félix Mendelssohn

Après la vivacité printanière des œuvres précédentes, cette romance en fa# mineur composée en 1845 dessine un paysage intérieur plus sombre. Loin de l'agitation joyeuse du *Frühlingslied*, Mendelssohn y explore la nostalgie d'un idéal disparu. La mélodie, portée par la main droite, sur un accompagnement fluide, semble suspendue dans une rêverie mélancolique.

Suleika op.34 – F. Mendelssohn (texte par Marianne von Willemer)

Inspiré par le poème de Goethe, ce lied, composé en 1837, explore l'angoisse de la séparation et l'attente douloureuse. La voix est soutenue par un piano tourmenté et rythmé qui traduit l'agitation intérieure. La nature cesse d'être un simple décor pour devenir un messenger actif. Suleika adresse ses vœux au vent d'ouest, qu'elle envie de pouvoir porter ses nouvelles à son bien-aimé absent.

Ach, um deine feuchten Schwingen,
West, wie sehr ich dich beneide:
Denn du kannst ihm Kunde bringen
Was ich in der Trennung leide!

Die Bewegung deiner Flügel
Weckt im Busen stilles Sehnen;
Blumen, Augen, Wald und Hügel
Stehn bei deinem Hauch in Thränen.

Doch dein mildes sanftes Wehen
Kühlt die wunden Augenlieder;
Ach, für Leid müß' ich vergehen,
Hofft' ich nicht zu sehn ihn wieder.

Eile denn zu meinem Lieben,
Spreche sanft zu seinem Herzen;
Doch vermeid' ihn zu betrüben
Und verbirg ihm meine Schmerzen.

Sag ihm, aber sag's bescheiden:
Seine Liebe sey mein Leben,
Freudiges Gefühl von beiden
Wird mir seine Nähe geben.

Ah, tes ailes humides
Vent d'ouest, comme je te les envie ;
Car tu peux lui apporter des nouvelles
De combien je souffre de notre séparation !

Le mouvement de tes ailes,
Réveille en mon sein un désir silencieux ;
Fleurs, prairies, forêts et collines
Se tiennent à ton souffle en larmes.

Pourtant ta brise douce et tendre
Rafraîchit mes paupières brûlantes ;
Hélas, je mourrais de chagrin
Si je ne pouvais espérer le revoir.

Dépêche-toi alors vers mon bien-aimé,
Parle doucement à son cœur ;
Mais évite de l'attrister
Et cache-lui ma peine.

Dis-lui, mais dis-lui simplement
Que son amour est ma vie,
Qu'un sentiment joyeux des deux
Me donnera sa présence.

Abendempfindung (Sentiment du soir) – W.A. Mozart (auteur inconnu)

Composé vers 1787, *Abendempfindung* (« Sentiment du soir ») s'inscrit dans la période tardive de Mozart. Ce Lied transforme le crépuscule éclairé par la Lune en un paysage spirituel apaisant. Ici, la nature n'est plus le théâtre de l'agitation amoureuse, mais le cadre d'une douce fin à laquelle s'associe une fois de plus le vent d'ouest pour apporter une « douce prémonition ». Mozart utilise ces éléments naturels pour donner une dimension sereine à l'idée de la mort, la présentant non comme une fin tragique, mais comme un retour au repos éternel.

Abend ist's, die **Sonne** ist verschwunden,
Und der **Mond** strahlt Silberglanz;
So entfliehn des Lebens schönste Stunden,
Fliehn vorüber wie im Tanz.

Bald entflieht des Lebens bunte Szene,
Und der Vorhang rollt herab;
Aus ist unser Spiel, des Freundes Träne
Fließet schon auf unser Grab.

Bald vielleicht (mir weht, wie **Westwind** leise,
Eine stille Ahnung zu),
Schließ ich dieses Lebens Pilgerreise,
Fliege in das Land der Ruh.

Werdet ihr dann an meinem Grabe weinen,
Trauernd meine Asche sehn,
Dann, o Freunde, will ich euch erscheinen
Und will [Himmel auf]¹ euch wehn.

Schenk auch du ein Tränchen mir und pflücke
Mir ein **Veilchen** auf mein Grab,
Und mit deinem seelenvollen Blicke
Sieh dann sanft auf mich herab.

Weih mir eine Träne, und ach! schäme
dich nur nicht, sie mir zu weihn;
Oh, sie wird in meinem Diademe
Dann die schönste Perle sein!

C'est le **soir**, le **soleil** est disparu,
et la **lune** brille de son éclat d'argent ;
ainsi s'évadent les plus belles heures de notre vie,
s'échappent devant nous comme dans une danse.

Bientôt s'échappera la scène de la vie, pleine de couleurs,
et le rideau tombera ;
fini notre jeu, les larmes de notre ami
coulent déjà sur notre tombe.

Bientôt, peut-être (tel le **vent d'Ouest**,
m'arrive une douce prémonition),
terminerai-je le pèlerinage de cette vie,
et volerai-je au pays du silence.

Quand vous allez pleurer à ma tombe
quand vous verrez, endeuillés, mes cendres
alors j'apparaîtrai devant vous, mes amis
et du Ciel je vous ferai signe.

Toi aussi, offre-moi une larme
et cueille une **violette** à ma tombe
et avec ton regard plein d'âme
regarde-moi doucement.

Offre-moi une larme et
n'aie pas honte de pleurer pour moi ;
elle sera, dans mon diadème
la plus belle des perles !

Clair de lune (extrait de la *Suite Bergamasque*) – C. Debussy (1862-1918)

Publié en 1905 dans la Suite bergamasque, *Clair de lune* est l'une des pièces les plus connues du début du XX^e siècle et du mouvement impressionniste. Debussy crée un paysage sonore où le piano imite le scintillement de l'eau et la danse des ombres.

Villanelle (extrait des Nuits d'été) – H. Berlioz (1803-1869) (texte de Théophile Gautier)

Écrite en 1841 sur un poème de Théophile Gautier, la *Villanelle* est la pièce la plus ensoleillée des *Nuits d'été*. Berlioz y célèbre le retour du printemps et la joie de la promenade champêtre. La nature est ici un cadre de jeux bucoliques, vibrant de vie, de lumière et d'insouciance heureuse. L'accompagnement du piano évoque au fil de la mélodie, le sautiller des oiseaux, la fuite des lapins sous les pas des amoureux ou bien encore la posture altière du daim.

Quand viendra la **saison** nouvelle,
Quand auront disparu les **froids**,
Tous les deux, nous irons, ma belle,
Pour cueillir le **muget** au **bois** ;
Sous nos pieds égrenant les perles
Que l'on voit, au matin trembler,
Nous irons écouter les **merles**
Siffler.

Le **printemps** est venu, ma belle ;
C'est le mois des amants béni ;
Et l'**oiseau**, satinant son **aile**,
Dit des vers au rebord du **nid**.
Oh ! viens donc sur ce banc de **mousse**
Pour parler de nos beaux amours,
Et dis-moi de ta voix si douce :
« Toujours ! »

Loin, bien loin égarant nos courses,
Faisons fuir le **lapin** caché,
Et le **daim** au miroir des **sources**
Admirant son grand **bois** penché ;
Puis chez nous tout heureux, tout aises,
En paniers, enlaçant nos doigts,
Revenons rapportant des **fraises**
Des bois.

Au bord de l'eau et Le papillon et la fleur – G. Fauré (1845-1924) (texte de René-François Sully-Prudhomme et Victor Hugo),

Ces deux mélodies, séparées par près de quinze ans, offrent un aperçu de l'évolution du style de Fauré. *Le papillon et la fleur*, composé en 1861 alors que le compositeur n'avait que 16 ans, révèle un talent précoce encore marqué par le lyrisme romantique de son époque. Le texte de Victor Hugo y est mis en musique avec une légèreté aérienne, illustrant la métaphore de l'amant volage (le papillon) face à la fidélité éplorée de la fleur. À l'inverse, *Au bord de l'eau* composé en 1875, marque les débuts d'un style plus personnel. Ici, le piano alterne accords et motifs qui répondent à la voix, créant un cadre immobile et serein où deux êtres, assis ensemble, observent le monde qui passe tandis que leur amour demeure éternel.

Au bord de l'eau

S'asseoir tous deux au bord du **flot** qui passe,
Le voir passer ;
Tous deux, s'il glisse un **nuage** en l'espace,
Le voir glisser ;
À l'horizon, s'il fume un toit de chaume,
Le voir fumer ;
Aux alentours si quelque **fleur** embaume,
S'en embaumer ;
Entendre au pied du **saule** où l'eau murmure
L'eau murmurer ;
Ne pas sentir, tant que ce rêve dure,
Le temps durer ;
Mais n'apportant de passion profonde
Qu'à s'adorer,
Sans nul souci des querelles du monde,
Les ignorer ;
Et seuls, tous deux devant tout ce qui lasse,
Sans se lasser,
Sentir l'amour, devant tout ce qui passe,
Ne point passer !

Le papillon et la fleur

La pauvre **fleur** disait au **papillon** céleste :
- Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! L'air t'emporte et la **terre** m'enchaîne.
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! - Parmi des **fleurs** sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens ; puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque **aurore**
Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
Ô mon roi,
Prends comme moi **racine**, ou donne-moi des **ailes**
Comme à toi !

Arabesque n°1 – C. Debussy

Les deux *Arabesques* de Debussy, composées entre 1890 et 1891, comptent parmi les toutes premières œuvres de la musique impressionniste en France. En effet, Claude Debussy semble vouloir mélanger les modes et les couleurs. Le titre évoque un motif ornemental, ici transposé en musique : une ligne mélodique sinueuse et continue qui serpente comme un ruisseau, sans fin ni commencement net.

Air romantique et Les chemins de l'amour – F. Poulenc (1899-1963) (textes de Jean Moréas et Jean Anouilh)

Partant toutes deux d'une promenade dans la nature, ces mélodies montrent les deux faces de Poulenc entre nostalgie et modernité, et opposent deux rapports à la nature. *Air romantique* (1927) est une évocation du romantisme du XIXe siècle : sous un ciel d'orage le marcheur affronte une tempête intérieure qui dépasse la violence des éléments. À l'inverse, *Les chemins de l'amour* (1940), écrit sous l'Occupation, transforme un paysage en un lieu de mémoire où seul le souvenir persiste. De la violence intérieure à la nostalgie d'une époque, Poulenc utilise les paysages champêtres pour montrer comment les sentiments survivent, qu'ils dominent la tempête ou qu'ils résistent à l'effacement du temps.

Air romantique

J'allais dans la **campagne** avec le **vent d'orage**,
Sous le pâle matin, sous les **nuages** bas ;
Un **corbeau** ténébreux escortait mon voyage,
Et dans les **flaques d'eau** retentissaient mes pas.

La **foudre** à l'horizon faisait courir sa **flamme**
Et l'**Aquilon** doublait ses longs gémissements ;
Mais la **tempête** était trop faible pour mon âme,
Qui couvrait le **tonnerre** avec ses battements.

De la dépouille d'or du **frêne** et de l'**érable**
L'**Automne** composait son éclatant butin,
Et le **corbeau** toujours, d'un vol inexorable,
M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

Les chemins de l'amour

Les **chemins** qui vont à la mer
Ont gardé de notre passage,
Des **fleurs** effeuillées
Et l'écho sous leurs **arbres**
De nos deux rires clairs.
Hélas ! des jours de bonheur,
Radieuses joies envolées,
Je vais sans retrouver traces
Dans mon cœur.

Refrain :

Chemins de mon amour,
Je vous cherche toujours,
Chemins perdus, vous n'êtes plus
Et vos échos sont sourds.
Chemins du désespoir,
Chemins du souvenir,
Chemins du premier jour,
Divins **chemins** d'amour.

Si je dois l'oublier un jour,
La vie effaçant toute chose,
Je veux, dans mon cœur,
qu'un souvenir repose,
Plus fort que l'autre amour.
Le souvenir du **chemin**,
Où tremblante et toute
éperdue,
Un jour j'ai senti sur moi
Brûler tes mains.

Refrain